

NOUVELLES DU SUD

ARTS · LITTÉRATURES · SOCIÉTÉS

**ISLAM
ET LITTÉRATURES
AFRICAINES**



A.P.E.L.A.

SILEX
éditions

NOUVELLES DU SUD

ARTS · LITTÉRATURES · SOCIÉTÉS

Revue éditée par les **Éditions SILEX**
46, rue Barbès, 94200 IVRY - Tél. 46.72.43.39

Numéro spécial :
Novembre - Décembre - Janvier - Février - Mars - Avril

DIRECTION DE PUBLICATION :

Dominique ROCHAY
Paul DAKEYO

COMITÉ DE RÉDACTION :

Jacqueline BARDOLPH
Hédi BOURAOUI
Bernadette CAILLER
Lilyan KESTELOOT
Priska DEGRAS
Isabelle GRATIANT
Kotto ESSOMÉ
Ambroise KOM
Ange-Séverin MALANDA
Alfred MELON-DEGRAS
Jean METELLUS
Ezzedine MESTIRI
Mukala KADIMA NZUJI
Bernard MOURALIS
Mwatha MUSANJI NGALASSO
Pius Ngandu NKASHAMA
Cristina SISCAR
Jean-Norbert VIGNONDE

Photo de couverture : Johana SOWINSKA

ISBN du numérique : 978-2-37918-211-2

Avec le soutien du CNL



Ouvrage publié avec le concours du Centre National des Lettres.

ISLAM
ET LITTÉRATURES
AFRICAINES

A.P.E.L.A.

Association Pour l'Etude des Littératures Africaines

SOMMAIRE

I. CONTACTS DES CULTURES

Avant-Propos par Denyse de Saivre	7
1. Elena Bertocini, <i>Présence de l'Islam dans la littérature swahili</i>	15
2. Donald Burness, <i>La relation entre l'Islam et l'Afrique dans les œuvres de Yusef Idriss (Egypte) et Tayeb Saleh (Soudan)</i> ..	23
3. Jean Derive, <i>L'Islam dans la littérature orale d'une société musulmane d'Afrique noire</i>	29
4. Adrien Huannou, <i>L'Islam et le christianisme face à la domination coloniale dans Les Bouts de bois de Dieu</i>	41
5. Martin Lemotieu, <i>Interférences de la religion musulmane sur les structures actuelles de la société négro-africaine : l'exemple de La Grève des Bàttu de A. Sow Fall</i>	49
6. Isaac Célestin Tchého, <i>Minorités chrétiennes majorités musulmanes dans Les Chemins qui montent de Mouloud Feraoun</i>	61
7. Maddalena Toscano, <i>Aspects of Islamic Culture in the West African Narrative in European Languages</i>	69

II. LECTURES

1. Jacqueline Bardolph, <i>L'évolution de l'écriture dans la trilogie de Nourredine Farah : variations sur le thème d'une dictature africaine</i>	79
2. Ursula Baumgardt, <i>Religion et politique dans Le Cercle des Tropiques d'Alioum Fantoure</i>	93
3. Grégoire Biyogo, <i>Aspects autobiographiques dans l'œuvre d'Amadou Kone</i>	109
4. François Desplanques, <i>Une vision contemporaine des origines de l'Islam au Maghreb : La Mère du Printemps de Driss Chraïbi</i>	119
5. Etienne Galle, <i>De la survie à la résurrection : les mémoires et souvenirs de Wole Soyinka</i>	129
6. Jean-Pierre Gourdeau, <i>L'Islam dans Les Soleils des Indépendances</i>	139
7. Kenneth Harrow, <i>The Power and the Word : Aspects of Islam in Cheikh Hamidou Kane and Tayeb Saleh</i>	143
8. Lucien Houedanou, <i>Islam et Société dans la littérature féminine du Sénégal</i>	159

9. Anny-Claire Jaccard, <i>Visages de l'Islam chez Mariama Bâ et Aminata Sow Fall</i>	171
10. Marita Knicker, <i>Le Coran comme modèle littéraire dans l'Aventure ambiguë de C.H. Kane</i>	183
11. Pierrette Herzberger-Fofana, <i>Les influences religieuses dans la littérature féminine francophone d'Afrique noire</i>	191

III. AMADOU HAMPATE BÂ

1. Alain Ricard, <i>La réappropriation de la signature : brèves réflexions sur l'œuvre d'Amadou Hampate Bâ</i>	203
2. Hélène Heckmann, <i>Amadou Hampate Bâ, écrivain et chercheur</i>	207
3. Abiola Irele, <i>Wangrin, a Study in Ambiguity</i>	239
Comité de patronage — Participants	253

ISLAM ET LITTÉRATURES AFRICAINES

AVANT-PROPOS

Nous avons rassemblé dans cet ouvrage, vingt et une communications, présentées lors du colloque de l'Apela : Islam et Littératures africaines, qui s'est tenu à Paris, à la Maison des Cultures du Monde, les 10 et 11 octobre 1985.

Pour ceux de nos lecteurs qui ne seraient pas des familiers de l'Association pour l'Études des Littératures Africaines, nous allons brièvement rappeler ses buts avant de passer à une réflexion sur le contenu de ce livre.

L'Association a été créée en Octobre 1983 à l'initiative de quelques amis, universitaires, écrivains et journalistes unis par leur commun intérêt pour la littérature — orale et écrite — du continent noir. Elle « a pour but de développer la connaissance, l'analyse et la diffusion, notamment par l'enseignement, des

littératures africaines et de promouvoir la contribution de ces littératures à la communication interculturelle par des publications, l'organisation de rencontres, d'expositions et de manifestations diverses. »¹

L'Association publie deux bulletins par an, contenant des informations sur tous colloques ou rencontres ayant lieu en France ou à l'étranger concernant les littératures africaines, des nouvelles d'Afrique et d'ailleurs, des notes de lecture.

En mars 1984, l'Apela a participé au colloque organisé par l'Université de Bordeaux III sur le thème « Littératures et enseignements ». Les Actes de ce colloque ont été publiés. La revue *Recherche, Pédagogie et Culture* a réalisé à la suite de cette rencontre un numéro spécial : Pour une pédagogie des littératures africai-

1. Article 2 des statuts de l'Association, cf. *Bulletin* n° 1 de l'Apela.

nes, recentrant un certain nombre de communications transformées en articles par leurs auteurs autour de quelques grands thèmes. Il s'agit du n° 68 de *RPC* qui a été le dernier de cette revue supprimée en 1985 par le Ministre de la Coopération d'alors.

En relisant les textes contenus dans ce livre dont j'ai de nouveau apprécié la qualité, je réfléchissais que nous nous trouvions au cœur même de l'action qu'a voulue entreprendre l'Apela et j'ai trouvé entièrement justifiée notre ambition de porter cet ensemble de prestations à la connaissance d'un plus vaste public.

En effet, notre souhait étant de faire connaître ces littératures nationales, nous croyons qu'au-delà de leur publication nécessaire, leur étude aidera à leur diffusion. Elles révèlent au monde occidental un continent, des réalités bien mal connus de lui, tant sur le plan très vaste des problèmes politiques, économiques, sociaux et religieux vécus après les indépendances, que sur celui des relations entre personnes et de celles-ci à la nature, au monde rural et urbain. Ceci est une première approche pour le lecteur qui les aborde. Avec courage, ce colloque en fait découvrir une seconde, l'Islam. En parlant de littératures islamiques, on se réfère plutôt aux écrivains du Maghreb. Pour l'Afrique noire, on parle plus généralement de la menace que présente l'extension de l'Islam avec la montée de l'intégrisme etc...

Or l'Islam est implanté de très longue date dans certains pays d'Afrique noire, leur conférant des rapports sociaux, politiques, familiaux totalement particuliers. Il s'est intégré à des cultures préexistantes et voisines avec le christianisme dans les pays où celui-ci s'est implanté par la suite. Ce sont les multiples aspects des littératures issues de ces pays que vont nous présenter les communications qui suivent. Quelle place l'Islam occupe-t-il dans l'œuvre des africains noirs d'Afrique là où il est fortement implanté, l'Islam qui peut être force d'oppression ou de résignation ? Les œuvres présentées sont francophones, anglophones ou de langues nationales.

Nous avons lors de l'organisation du colloque, proposé des thèmes², et c'est à partir de ceux-ci, pour une plus grande clarté, en élargissant la liste, que le lecteur pourra regrouper les communications, sûr d'y trouver les aspects prédominants de l'ensemble³.

Oralité, écriture, imprimerie

Jean Derive étudie la façon dont l'Islam a eu une influence sur l'ensemble des discours institutionnels de tradition dont l'origine peut parfois être bien antérieure à la conversion de la société. Il conduit sa recherche sur deux plans : celui des conditions d'énonciation des œuvres et celui de leurs propriétés textuelles, ce qui

2. Cf. *Bulletin* n° 2 de l'Apela p. 4.

3. Prenons un exemple : Ecriture féminine en terre d'Islam, ne signifie pas que les conflits de pouvoir politique, religieux, sociaux ne soient pas présents. Ils le sont, mais les analystes ont insisté de façon particulière sur le regard des femmes-écrivains et leur traitement des réalités observées.

implique des incidences sur leur contenu linguistique, et chez deux groupes de populations, les Dioula de Kong, groupes musulmans venus de Mandé (Nord-Est de la Côte d'Ivoire) et des groupes antérieurement installés dans la région (Senoufo, Koulango, Konoro). Hélène Heckman a constitué un important dossier sur l'œuvre d'Amadou Hampate Bâ, comportant des éléments essentiels, non seulement sur l'homme lui-même mais aussi sur ses méthodes de travail dans son recueil de la tradition orale, son passage à l'écriture et à la publication en langue peul et en français. La communication d'Alain Ricard vient très heureusement s'inscrire en complément de ce dossier par une réflexion sur la notion d'écrivain à partir de l'œuvre d'Amadou Hampate Bâ à la fois recueil de tradition orale, écriture scientifique et travail proprement littéraire.

Quant à Abiola Irele, il nous livre une étude approfondie de *L'Etrange destin de Wangrin* qui vient d'être traduit en anglais sous le titre de *The Fortunes Of Wangrin*⁴, et c'est la préface de l'édition anglaise qu'il nous livre ici en avant-première. Le titre de sa communication attire l'attention sur l'ambiguïté de l'œuvre mais ce n'est pas pour la critiquer mais, au contraire, pour exalter sa valeur universelle. Le fondement du livre est le recueil des confidences en bambara retranscrites en français. Ainsi, le code établi du récit occidental repose sur les sources de la tradition orale qui, à leur tour, fournissent une nouvelle dimension au modèle adopté. Ceci crée une pre-

mière ambiguïté qu'Amadou Hampate Bâ exploite au maximum dans la forme. Par ailleurs, le récit se déroule en un temps d'ambiguïté morale qui marque profondément le personnage de Wangrin : dans un monde de bouleversement de valeurs, il n'y a plus de code de conduite. Wangrin se crée son propre code et c'est ainsi qu'il existe une autre ambiguïté entre les sentiments du lecteur et le héros, mais la prémonition du désastre, sa propre résignation au destin confèrent au récit une dimension tragique.

Formes de l'autobiographie au-delà du Sahara

Grégoire Bigoyo se livre à une lecture autobiographique de « Jusqu'au seuil de l'iréel » d'Amadou Kone, écrivain ivoirien, à l'aide de grilles méthodologiques et théoriques. C'est aussi par le biais autobiographique qu'Etienne Galle approche l'œuvre de Wole Soyinka et nous conduit à travers ses différentes étapes d'une histoire immédiate poétisée aux origines de l'imaginaire.

L'écriture africaine, expression des contradictions de plusieurs visions du monde.

Jacqueline Bardolph nous présente l'œuvre de Nurredine Fara, écrivain somalien, nourri dans la tradition poétique de la culture somali, cultures de nomades et culture d'Islam. Il a choisi de s'exprimer en anglais et par le roman. L'importance du message y est essentielle. Il s'agit de lutter contre une forme africaine de la

4. Ibadan, New Horn Press, 1986.

tyrannie. En analysant « Le cercle des tropiques » du guinéen Alioum Fantoure, Ursula Baumgardt montre l'impact du politique sur le littéraire. Dans « La mère du printemps » de Driss Chraïbi, auteur algérien, François Desplanques, fait ressortir une critique souvent positive de l'Islam dont la grandeur passée, les apports sociaux sont mis en valeur tout en reconnaissant les vicissitudes actuelles. Kenneth Harrow se livre à une comparaison des aspects de l'Islam chez Cheikh Hamidou Kane et Tayet Saleh, insistant sur les grandes divergences qu'il y relève et en rend compte par la façon dont historiquement s'est implanté l'Islam au Soudan et en Afrique de l'Ouest. C'est sur l'aspect résigné de l'Islam qu'insiste Adrien Huannou dans son étude des « Bouts de bois de Dieu » de Sembène Ousmane, qui relate la grève des cheminots du Dakar-Niger en 1947, les communautés musulmanes et chrétiennes ayant alors fait alliance avec le patronat et l'administration pour réprimer la grève. Martin Lemotieu, par son analyse de l'œuvre d'Aminata Sow Fall, « La grève des Battu », montre comment ce récit (d'une femme) se situe au nœud de l'ambiguïté des situations africaines, dont les valeurs traditionnellement existantes dans l'Islam pour défendre les opprimés sont récupérées par les autorités modernes afin de les écraser davantage. C'est au Maghreb que nous ramène Isaac Celestin Tcheho avec « Les chemins qui montent » de Mouloud Ferraoun, roman où sont décrits les rapports conflictuels des Kabyles convertis au christianisme et des missionnaires artisans de ces conversions avec les musulmans qui les considè-

rent avec mépris, condescendance et préjugés. Maddalena Toscano nous livre une recension des auteurs africains islamiques de l'Afrique de l'Ouest.

Dans sa réflexion sur le Coran comme modèle littéraire d'après le récit *L'Aventure ambiguë*, Morita Knicker montre la façon subtile dont C.H. Kane transforme les versets du Coran en les adaptant au texte et en imbriquant ainsi le texte religieux aux réactions psychologiques et aux actions des personnages. Quant à J.-P. Gourdeau, il propose de manière très suggestive une analyse des *Soleils des indépendances* dans laquelle il souligne que le roman de Kourouma peut apparaître, sur le plan religieux, comme un véritable « crépuscule des dieux et de Dieu ».

Ecriture féminine en terre d'Islam

Pierrette Merzberger-Fofana, par l'analyse de la structure sémantique de quatre auteurs : Aminata Sow Fall, Mariama Bâ, Lydie Dooh-Bunya et Fatou Bolli esquisse les apports que recèlent toute religion importée tel l'Islam et les religions chrétiennes. Lucien Houedanou constatant qu'au Sénégal, les interactions entre la sphère religieuse et la sphère politique entrent dans une phase nouvelle et après un examen de l'essor et des motivations de la parole des femmes de ce pays, étudie la présence religieuse dans la partie féminine de la littérature sénégalaise. Anny-Claire Jaccard dépeint la vie contemporaine sénégalaise en milieu urbain islamique, dans un contexte plus intimiste chez Mariama Bâ, plus social chez Aminata Sow Fall. L'Islam n'est jamais remis en

question, mais il y a dénonciation chez les deux auteurs du rôle instrumental, utilitaire et oppressif que l'égoïsme et l'arrivisme prétendent lui faire jouer.

Evolution d'une littérature en langue nationale.

Dans la plus ancienne et la plus importante des littératures en langues africaines, celle de langue swahili nous dit Elena Bertoncini, la poésie, pendant deux cents ans a été religieuse dans son contenu et dans sa forme. Mais elle a coexisté depuis 1980 avec une littérature introduite par les européens, particulièrement en prose, qui est maintenant très répandue sous forme de romans à succès et de romans policiers, totalement détachée du contexte islamique à quelque exception près.

Réflexion sur les littératures d'Afrique

Donald Burness nous livre un aperçu intéressant de l'œuvre de

Yusef Idriss, sans doute l'écrivain égyptien le plus réputé et constate que, proche par son écriture et le monde qu'il manifeste, d'écrivains africains, il ignore résolument la littérature d'Afrique noire. Il rattache ce fait à un problème d'ordre général : l'Egypte comme d'autres pays arabes en Afrique, relève d'une civilisation exclusive et statique. Ses intellectuels ne se sentent en rien « obligés de reconnaître ni le sang ni l'esprit de l'Afrique noire ».

Comme on le voit, le contenu et la diversité des sujets présentés, correspondent bien à la visée des organisateurs du colloque, soit montrer, à travers les œuvres littéraires, les formes multiples de la présence de l'Islam dans les pays où il est implanté⁵.

*Denyse de Sivre
Vice-Présidente de l'Apela*

5. Nous avons choisi de publier les communications dans la langue où elles ont été présentées et d'éviter les traductions. On trouvera donc dans ce recueil quatre textes en anglais. N.D.L.R.

I

CONTACTS
DE CULTURES

ISLAM

IN SWAHILI LITERATURE

Poetry

Swahili has the oldest written literature in Black Africa. The oldest surviving Swahili poem of the Islamic tradition is the hymn *Hamziya*, dated AH 1060, i.e. AD 1652.

Most Swahili poetry of the past is deeply religious and rooted in the Arabic world. Prayers, exhortations and versified theological treatises are translated from Arabic or modelled on arabic works.

Thus *Hamziya* is a versified translation of a famous Arabic poem in praise of the Prophet Muhammad, « Ummu'l-Qurâ » or « Al-Hamziyya » by the renowned Egyptian poet Al-Bûsîri who flourished in the thirteenth century. The Swahili version was composed by Sayyid Aidarusi bin Uthaima at the court of the sultan of Pate, which was the first Swahili literary centre, situated on the Lamu archipelago in the northern Kenya. *Hamziya* is not only the first dated text in Swahili, but also the oldest written document in a language south of the equator (except

Indonesian languages) that was written by a native scholar (see J. Knappert, « Four Centuries of Swahili Verse », 1979, p. 106). Its language is so archaic and difficult that the poem has not yet been published ; in fact, only some fragments of its 480 couplets have been as yet deciphered (by J. Knappert).

The finest example of homiletic poetry is the poem *al-Inkishafi* by Sayyid Abdallah bin Nassir (1720-1820), an out-standing poet and scholar from Pate, a kinsman of Sayyid Aidarusi. *Al-Inkishafi* is a didactic composition in which the poet exhorts his soul to abandon the follies of mortal life ; he enlivens his homily with similes drawn from African experience, like the perils of the sea or the rage of fire in a dry bush. In the climax of the poem he vividly depicts the past glories of the great sultanate of Pate, now reduced to ruin, illustrating with its downfall the futility of mortal aspiration.

Another kind of Swahili Islamic poetry are the long epic poems cal-

led *tendi* or *tenzi* (sg. *utendi/utenzi*). They are mostly rooted in Arabic history or in Islamic mythology, and deal especially with the early Muslim wars, or with some episode in the life of the Prophet Muhammad (who appears as a superhuman being), of his relatives and friends.

The creator of the great epic tradition in Swahili is Bwana Mwengo bin Athumani who lived in Pate in the first half of the eighteenth century or earlier. The oldest MS of his master piece *Chuo cha Herekali* (« The epic of Heraklios ») was, indeed, written in AD 1728 and hence possibly composed at an earlier date. It is the history of the Arab conquest of Syria, reshaped for the needs of the Islamic society that could only explain the incredible successes of the Arab armies against the much stronger troops of the Byzantine emperor Heraklios by the presence of the Holy Prophet. Thus Muhammad, who was already dead when the great battles took place, and his son-in-law Alî replace in the Arabic legends the historical figures of the generals Khâlid ibn al-Walîd and Amr ibn al-Âs.

Chuo cha Herekali is a true epic poem comparable to European epics. It is a well organised, highly structured poem of 4,600 lines, exceptional for its originality : there are several Arabic stories in prose on this subject, but not in verse, hence no direct Arabic model for Bwana Mwengo's poem exists. Moreover, the Swahili epic is much longer and more varied than the Arabic stories.

As we know, the originality is not a virtue in traditional literature, be it oriental or African. All over the Islamic world we find the same sub-

jects, the same heroes (taken from the Koran or « hadîth ») and the same motifs. The most popular characters are Muhammad and his son-in-law Ali, a great warrior who wins all the battles, called the lion or the sword of Islam. Ali, like Muhammad, has divine qualities.

Other characters of Swahili epic poems are Ali's pious wife (Muhammad's daughter) Fatima, their martyr son Hussein, Muhammad's companions, friends and great warriors of his time. The Islamic heroes are perfect ; they never lose a battle and never die in the epic. Like in the Western mediaeval poems about the wars against the Infidel, the enemies are all villains, for they are the enemies of the one God. (See Knappert, « Epic poetry in Swahili and other African languages », 1983, p. 56.)

Prophets like Adam, Moses, Job and Joseph the Egyptian are also presented as pious Muslims. Even some animals are converted to Islam in the Swahili Islamic narratives, and to all this we find parallels in other oriental literatures.

A popular theme is the perfidy of women. Women in the Islamic tradition, beginning with Eve, try every means to get men into perdition. There are several Swahili poems illustrating it. The best example of this kind are the poems by Saidi bin Abdallah Al-Buhri and by his grandson Hemedi.

The Al-Buhri family flourished in Tanga, the most important literary centre in Tanganyika which owes its importance precisely to this dynasty of poets and scholars. It was Saidi b. Abdallah who moved from the island Pemba to the mainland not later than 1823. Three poems of his

are extant today in printed publications : the heroic narrative *Utenzi wa Mikidadi na Mayasa*, the story of a monk who was tempted by the Devil in the shape of a woman (*Utenzi wa Barasisi*) and another story of temptation (*Utenzi wa Mwana Hasina na Rashidi Walii*) in which, however, the pious hermit Rashidi resists the schemes of the wicked princess Hasina.

Saidi's grandson Hemedi bin Abdallah Al-Buhri, who died in the 1920s, composed poems on the traditional themes of Islamic literature, with one exception : he described the tragic conquest of the Mrima (i.e. Tanganyikan) coast by the Germans in the 1880s (*Utenzi wa Vita vya Wadachi Kutamalaki Mrima*). Other subjects of his poems are the early Islamic wars (*Utenzi wa Abdirrahmani na Sufiyani*), the massacre of Muhammad's grandson Hussein with his family and friends at Karbalâ (*Utenzi wa Seyyidna Huseni bin Ali*) and a refined erotic and moralistic story of temptation (*Utenzi wa Kadhi Kasim bin Jaafari*) in which the righteous judge Kasim, persuaded by a beautiful girl to commit the worst crimes, will be pardoned by the caliph, who puts all the blame on the women. (We might wonder whether this solution implies God's forgiveness, too, and also whether it is a first sign of more permissive modern times.)

For more than two hundred years Swahili poetry, of which I have mentioned only a few masterpieces, was religious in content and in form. All longer poems contained the invocation of God's help and praises of his name at the beginning and a brief prayer at the end. Even the poems

of the great secular poet Muyaka bin Hajji (1776-1837) of Mobasa, although not ostensibly religious, are embedded in an entirely Islamic sphere of life.

After the arrival of the missionaries in mid-nineteenth century and after the German and British colonization of the East Africa in the 1880s, the traditional Swahili poetry coexisted with the modern literature introduced by the Europeans which was mostly in prose.

In the first half of our century, instead of longer homiletic and epic poems a shorter poetic form called *shairi* became extremely popular. The *shairi* had been introduced into Swahili poetry as early as the 18th century by the above mentioned Muyaka bin Hajji who used this verse form mostly for political and other secular poems, and it has been in use ever since. It gained its enormous popularity in the 1930s when poetry began to be printed in Swahili newspapers and magazines.

Even the first modern poet Shaa-ban Robert (1909-1962) started publishing his verses in the magazines such as « Mamboleo ». He introduced new forms and themes into Swahili literature, but his work is still rooted in the traditional Islamic poetry. All his poems, collected in several volumes, are sententious, proclaiming some universal truth or exhorting to a righteous life. He has in common this didactic and moralizing attitude with the first generation of South African Christian writers, fed on the Bible and Pilgrim's Progress, who considered themselves, like the Swahili poets, above all teachers of their people.

Shaaban Robert was a religious man, but he appreciated all the religions, not only Islam. He had a deep social concern about the poor and was covertly critical of the colonial authorities. His philosophy is illustrated in his short novels, especially in the last one, *Siku ya Watenzi Wote* (published posthumously in 1968). It was written on the eve of independence and presents a model of an ideal society where the rich willingly contribute huge sums of money and personal assistance to aid the poor. Shaaban Robert's social programme is summarized in a community based on the doctrines of love and the brotherhood of all men, doctrines which can serve as links between rich and poor, as well as between people of the different faiths. He indeed suggests the unity of religions that would transcend all political, economic and ethnic differences and unite all people of the world through love, peace and happiness.

The first Christian poet Mathias Mnyampala (ca. 1919-1969) from Dodoma in central Tanzania — he was indeed the first Swahili poet who was not born on the East African coast — besides the versified Gospel *Utenzi wa Enjili takatifu*, 1962) and psalms (*Utenzi wa Zabury*, 1965), and in addition to a new form of political verse which he introduced to Swahili, composed also sententious and moralizing poems in the traditional manner that are almost indistinguishable from Swahili Islamic poetry.

Though much younger, the renowned poet Ahmad Nassir Juma Bhalo (b. 1937) from Mombasa writes verses on the same traditional themes as his famous fellow-citizen Muyaka bin

Hajji. Ahmad Nassir's longest published composition is the Epic of the Prophet Adam (*Utenzi Wa Maisha ya Nabii Adamu*). Unlike — the case in traditional poems, Adam and Eve of this *utenzi* are not mere types, but real characters; the Biblical-Koranic story, though not deprived of the usual moralizing, is presented as a conjugal drama of jealousy and love.

Ahmad Nassir's equally gifted half-brother Abdilatif Abdalla (b. 1946) composed a similar epic when he was only sixteen. He is the first poet to use this entirely traditional Islamic theme as the vehicle for the expression of his own ideas: Eve, the central character of his epic *Utenzi wa Maisha ya Adamu na Hawaa* (OUP 1971) questions the privileged position of men on earth and puts forward her own views on the value of women (see Knappert 1979 : 265). This masterpiece of contemporary Swahili literature is modernized even in its form: though using the traditional *utenzi* metre with some of the usual formulaic expressions, Abdalla makes his epic similar to a theatrical drama with dialogue and authorial comment. The story continues even after Adam's and Eve's expulsion from Paradise, describing their tribulations on the earth until Abel's death. Thus it represents not only the origin of man his first struggle with the evil, but also the growth of people and the first social conflicts. Or it can be seen as a philosophical allegory of human beings—men and women: care-free childhood, the first differences appearing in the mental life of boy and girl (Eve's view of attractive sides of life against Adam's

more serious approach), hardness of adult age, parents' duties, social conflicts and, at last, fear of approaching old age and death. (See R. Ohly, « A review of *Utenzi wa Maisha ya Adamu na Hawaa* », in « Kiswahili » 42/2, 43/1, 1983, 123-5.)

Prose

It is in Zanzibar where the western type of novel and of modern short story (different from the tale) were introduced into Swahili literature. As the first Swahili novelist can be considered Muhammed Said Abdulla (born ca 1915), who writes since 25 years mystery stories linked through the figure of the amateur detective Bwana Msa. In fact, his first title, *Mzimu wa Watu wa Kale*, was published in 1960, and his latest novel, *Kosa la Bwana Msa*, appeared in 1984. The major qualities of Abdulla's work are a realistic description of the setting, a faithful reproduction of the speech and acts of the characters, fine humour and fresh but refined language. His great innovation is, in fact, the abandonment of the folk-tale tradition and the concern for literary style much in the sense of the Western creative writing. His novels, situated in the pre-revolutionary Zanzibar, are embedded in the traditional Islamic society, but they are not concerned especially with the religion.

The same can be said about the youngest Zanzibarian novelists, Mohamed Suleiman and Said Ahmed Mohamed.

Mohamed Suleiman (b. 1945) is the author of two outstanding novels, *Kiu* (1972) and *Nyota ya*

Rehema (1976), and of a collection of short stories, *Kicheko cha Ushindi* (1978), in which he proved his skill in portraying characters whom he had studied in minutest detail. He describes individuals, not literary types, and is more successful in his psychological analyses of women than most other Swahili writers. His first novel offers some interesting description of Zanzibarian customs, especially of wedding ceremonies, which are skilfully interwoven into the narration.

Said Ahmed Mohamed (b. 1947) has published until now two volumes of poetry (*'Sikate Tamaa*, 1980) and *Kina cha Maisha*, 1984), three powerful novels (*Asali Chungu*, 1977, *Dunia Mti Mkavu*, 1980 and *Utengano*, 1980), and a collection of short stories (*Si Shetani Si Wazimu*) is forthcoming. Mohamed's novels are ingeniously plotted, his characters are complex and in constant evolution; he uses a very rich, colourful and sophisticated language.

Both M. Suleiman and S.A. Mohamed write about the pre-revolutionary Zanzibarian society and are concerned with social and moral problems, but not with the religious ones. The two novels by Suleiman, S.A. Mohamed's novel *Utengano* and some of his short stories criticize the hard lot of oppressed African women, which is quite a novelty for a Muslim and/or African writer.

Whereas the departure of the Western culture from the mediaeval religiosity lasted several centuries, in the East Africa the same process took only some decades.

At present in Swahili there is no truly religious literary work of some

importance, neither Islamic no Christian. Several authors, mostly with a Christian Background, profess their atheism (Kezilahabi, Mulokozi), others take their religion for granted, but using it only as local colour in their work, still others are indifferent to it.

There are few openly critical titles, such as the play *Maalim* by Mobali Litonya Muba that criticizes the corruption of Muslim religious leaders who exploit their followers.

In a more important play, *Ayubu* (1984), written collectively by the Paukwa Theatre Association of Dar es Salaam, Munhu (God) undergoes a trial because in the world by him created he permitted the oppression of the poor Ayubu (Job), an exploited and always hungry peasant. The public prosecutor is Satan, but although he produces plenty of evidence, the Judge decides not to proceed against Munhu.

The outstanding Tanzanian playwright Ebrahim Hussein (b. 1943) in his drama *Mashetani* (« Devils », 1971) uses Devil as a symbol of colonialism. The « Devil's play » (a play in the play) is enacted by two young people : Juma representing the Devil and the girl Kitaru representing Man. The Devil wants to be worshipped by Man after having impressed him with his power, but Man at last rebels and kills him without, however, being able to get rid of his influence.

Finally Farouk Topan (b. 1940) has written the comedy *aliyepnja Pepo* (1973) translated in English as *A Taste of Heaven* (1980), which confronts a problem of universal importance : the position of religion in the modern world. In the introduction, which is also the best com-

ment of his play, Topan argues that religion has lost its prevalent role in society, replaced as it has been by science and by politics, hence society, should turn to a more earthly and realistic vision of well-being.

The play is situated in Paradise — a Muslim Paradise which accepts, however, people of all faiths. The only terrestrial among the characters is a humble Swahili fisherman, Juma Hamisi, who, because of a bureaucratic mistake, died instead of an Englishman. The « Greatlord », very upset, orders the angels responsible for the mistake to return Juma Hamisi back to life. Juma's corpse has already been buried, so the angel of death, Asrael, proposes reviving him in the body of the Englishman who is still alive by mistake ; but poor Juma refuses vehemently to be forced into a life which is contrary to his religious and moral principles, preferring to pass his remaining year of the earthly existence in the form of a cat in his native town, Bagamoyo.

The comic vein pervades the play from the very beginning. The characters, except Juma Hamisi and the Devil, are the most important angels of Muslim theology, but they are represented as terrestrial bureaucrats.

The last scene is entirely dedicated to Iblis, the supreme Islamic devil, who reveals himself in a long monologue. His metaphysical thoughts go from God to man, until he arrives at the conclusion that man is a necessary means of contact between God and Devil, because, in fact, there is no hate between him, Iblis, and God, but instead they love each other, and

this would be impossible without man's unconscious help. At this point Iblis leaves happily for Bagamoyo, where he is going to « play » with a certain cat.

Thus we have seen that during the recent development of Swahili literature the Islamic religion has lost its central position in poetry,

whereas it has never been important in prose genres such as novel, short story and drama that are of Western origin. Some contemporary writers go as far as parodying the fundamental religious beliefs.

Elena Bertoncini